



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 9 – janvier 2007

Francophonies américaines

SOMMAIRE

Robert Fournier : *Présentation*

Marc Picard : *Les noms de famille du Canada français : origines et évolution*

Paul Laurendeau : *Avoir un méchant langage. Du comportement social dans les représentations épilinguistiques de la culture vernaculaire : le cas du Québec francophone*

Julie Auger, Anne-José Villeneuve : *L'épenthèse vocalique et les clitiques en français québécois*

Patrice Brasseur : *Les représentations linguistiques des francophones de la péninsule de Port-au-Port à Terre-Neuve*

Marie-Odile Magnan, Annie Pilote : *Multiculturalisme et francophonie(s) : Enjeux pour l'école de la minorité linguistique*

Michel Chevrier : *Franchir les seuils : le théâtre liminaire de Jean Marc Dalpé et de Michel Ouellette*

Edith Szlezák : « Parfois le bon mot nous échappe » : *Interference Phenomena Among Franco-Americans in Massachusetts*

Cynthia A. Fox, Jane S. Smith : *Recherches en cours sur le français franco-américain*

Peggy Pacini : *Présence visible et invisible de la langue française dans la littérature franco-américaine contemporaine*

Pascal Lepesqueux : *Le français hérité de la Nouvelle-Orléans*

Robert Fournier : *Une petite histoire des Français d'icitte*

Comptes rendus

Régine Delamotte-Légrand : Aliyah Morgenstern, 2006, *Un JE en construction. Genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant*, Bibliothèque de Faits de Langues, Paris, Ophrys, 176 p.

Danièle Latin : Equipe IFA- Sénégal, 2006, *Les mots du patrimoine : le Sénégal*. AUF/EAC, Paris, 599 p.

Aurélie Lefebvre : Michel Beniamino, Lise Gauvin (dirs.), 2005, *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), coll. Francophonies, 210 p.

AVOIR UN MECHANT LANGAGE

Du comportement social
dans les représentations épilinguistiques
de la culture vernaculaire : le cas du Québec francophone

Paul Laurendeau
Université York (Canada)

<<Ben moé, je trouve quelqu'un qui parle mal eh... qui va avoir un méchant langage, premièrement en... en sacrant ou eh... des mots des fois qui... y vont parler mal. Y vont parler autant... ché pas, y... y... y a un méchant langage là, hein.>>

(ESTRIE-VI-157-125-26)

Toujours structuralistes, les linguistes distinguent encore de façon tranchée le social du discursif, et le discursif du linguistique. Or, une telle étanchéité dans le découpage des phénomènes ne se manifeste guère – il s'en faut de beaucoup – dans la *culture vernaculaire* (au sens de Labov 1978 : 114) qui, sur ces questions, se révèle plus « héraclitienne » que « métaphysicienne ». Dans le *cadre social* (au sens de Goffman 1991) des masses non-élitaires québécoises, *avoir un méchant langage* est autant un comportement interactif de nature sociale, que la manifestation du statut de dépositaire d'un corpus de formes linguistiques fustigées. Nous travaillons à partir de fragments de discours exprimant des *représentations épilinguistiques* (au sens de Laurendeau 2004 : 431-432, Laurendeau 1994 : 131-136) tirés de deux des grands corpus de langue orale québécois (Le *Corpus Beauchemin-Martel-Théorêt* et le *Corpus de la Ville de Québec*). Les textes oraux que nous exploitons ont jailli à ce moment de l'entretien sociolinguistique où l'enquêteur cherche sciemment à créer des conditions d'insécurité linguistique chez l'informateur en abordant directement des sujets épilinguistiques (posant des questions du type : *Connaissez-vous quelqu'un qui parle bien ?* ou *Trouvez-vous que vous parlez bien français ?*). Si, initialement, l'objectif de cette partie de l'enquête était strictement dialectologique (faire produire des formes plus soutenues parce qu'autosurveillées à cause du sujet abordé), ces matériaux se révèlent aujourd'hui hautement exploitables pour l'étude de la verbalisation de l'insécurité linguistique, et des phénomènes d'identification entre comportement linguistique et comportement social qui y sont associés. La réflexion actuelle démarre en fait sur un constat d'échec. Autant la sociolinguistique variationniste a su articuler ses découvertes avec toute la souplesse et tout le relativisme rigoureux requis, autant elle a échoué lamentablement dans la portion militante de son cheminement. La transmission des vues variationnistes et leur conversion en un programme de planification linguistique conséquent, pour ne pas dire une idéologie épilinguistique

« populaire » qui soit scientifiquement adéquate, n'a pas eu lieu. En matière de représentations linguistiques, la conception scolaire avec ses normes et ses tics prévaut encore, avec toutes les caractéristiques d'une force tranquille. Les acquis descriptifs de la sociolinguistique variationniste sont restés circonscrits dans les cénacles universitaires et s'y démodent doucement... On peut blâmer qui on voudra de cet état de fait. Les appareils idéologiques d'état et les différentes instances ouvertement intéressées à enconner les masses n'ont pas les mains blanches et nous le savons. Mais la situation des représentations épilinguistiques dans une société ouverte et moderne comme le Québec actuel oblige les sociolinguistes – et nous sommes tous sociolinguistes – à un regard autocritique sur certaines de ses options et de ses certitudes. Peut-être, au bout du compte, avons-nous échoué dans la transmission de la vérité variationniste tout simplement parce que nous avons mal jugé *les résistances de la culture vernaculaire*.

1. LES RESISTANCES DE LA CULTURE VERNACULAIRE

Nos informateurs nous ont résisté et nous résistent encore. Sans l'écrire ouvertement, l'enquêteur sociolinguistique ainsi que le théoricien épilinguistique qui dort en lui ou en elle ramène, un peu hâtivement, la résistance de la culture vernaculaire à l'attitude de ce travailleur agricole évoqué dans la célèbre chanson de Leadbelly (*There's a man walking around taking names...*). La méfiance face au personnage propre qui vous approche avec un questionnaire, comme s'il s'apprêtait à vous voler quelque chose, est bien exemplifiée en (1), où l'informateur 102 du Corpus Beauchemin-Martel-Théorêt manoeuvre et finasse pour éviter de constituer une équipe de représentation (au sens de Goffman 1973a : 81-84) avec l'enquêteur. Sauf que ledit informateur 102 du Corpus Beauchemin-Martel-Théorêt est roué et retors, mais il est aussi le seul à résister si peu subtilement. En (2), avec beaucoup de générosité et sans manifester elle-même la moindre résistance, l'informatrice 183 décrit pour nous de façon détaillée le fonctionnement de la résistance de la culture vernaculaire.

(1)

A : Qu'est-ce que ce serait pour vous bien parler ?

B : Ça serait assez dur. Si je le dis pas, y n'a d'autres qui vont le dire.

A : Pourquoi ce serait dur, est-ce qu'il y aurait pas mal de choses à changer.

B : Y n'aurait pas mal.

A : Ce serait quoi ces choses-là, d'après vous ?

B : Tu es aussi ben de pas les savoir parce que ça serait trop dur.

A : Considérez-vous que vous, vous parlez bien ?

B : Non.

A : Pourquoi vous dites ça que vous parlez pas bien.

B : Quand chus mal pris ça va pas ben.

(ESTRIE-II-102-17-11)

(2)

A : Maintenant au sujet de la langue, est-ce que vous connaissez des gens qui parlent bien, selon vous ?

B : Y sont plus rare.

A : Pourquoi ? Qu'est-ce qui... ?

B : C'est un manque. D'abord nous pouvons dire que ça remonte assez loin aussi, hein. L'origine... nos premiers Français, venus de France, étaient plutôt des... peut-être paysans. Et puis ils apportaient leur foi, toute leur bonne volonté pis leur courage. Mais ils n'avaient pas la culture. Et puis alors pendant plusieurs générations, y se sont la... une classe choisie qui a pu se cultiver, se développer. Et à mesure... je dirais comme le... même s'il y avait plus de culture à l'école, et bien le langage parlé de la maison empêchait de mettre en pratique ce qu'on aurait pu apprendre. Parce que on... on se disait on va rire de soi, quoi ! Bien souvent, c'est une question de gêne... de bien parler peut-être ou d'employer le terme propre. Et puis il arrive aussi assez souvent, je prends comme dans un milieu comme ici, bien Coaticook n'est pas... y a un certain nombre de gens cultivés. Mais je dirais que la... le grand nombre de la population eh... A venir jusqu'à as... récemment, à présent bien les études se poursuivent tellement âgés que s'y ne... n'ont pas la culture quoi... c'est inutile de continuer d'étudier. Mais peut-être que certaines... employer le terme propre et pis des choses comme ça, ne serait pas compris d'un... d'un bon nombre.

(ESTRIE-VI-183-213-1)

Les résistances de la culture vernaculaire sont l'indice le plus probant du fait que la conception élitaires de la description des pratiques langagières (normes grammairiennes aux desseins les plus étriés ou description variationniste aux intentions les plus généreuses) n'atterrit pas dans des crânes vides quand elles daignent descendre vers les masses. Au contraire, les locuteurs ont sur leurs langues et leurs parlures des idées très configurées et très articulées sur lesquelles ils sont les premiers à nous fournir les données les plus explicites.

2. LES ATTITUDES VERNACULAIRES DEVANT LA LANGUE

Ces données nous obligent à ravaler un peu notre condescendance de scientifique (grand avatar de la philosophie spontanée du savant s'il en fut) et à reconnaître qu'il y a, jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à plus ample évolution, un certain nombre d'attitudes épilinguistiques profondes qui agissent sur une culture vernaculaire donnée de façon suffisamment stable et durable pour ne pas être réductibles à des questions de modes ou de débats conjoncturels. La date des corpus étudiés ici ne doit pas leurrer l'amateur de vogues ultimes et frémisantes. Les attitudes dégagées ici sont très stables au Québec depuis bientôt un demi-siècle et ne se trouveront altérées qu'au rythme des évolutions lentes qui caractérisent tout fond ethnologique si on le circonscrit adéquatement.

2.1. Dévalorisation de la langue vernaculaire

La première attitude, surestimée mais bien présente quand même, c'est celle de la dévalorisation de la langue vernaculaire (au sens de Laurendeau 1985). Les informateurs qui adhèrent à ces vues jugent que la norme grammairienne est celle du seul lecte français légitime, valide, valable, beau, acceptable. En (3), on observe une fermeture complète à toute idée distincte de celle de l'idée classique de norme (Goffman 1973b : 102-103, Goffman 1987 : 233-238). Le fragment (4) nous donne à lire la prise de parti ouvertement militante contre la langue vernaculaire. En (5), c'est l'insécurité linguistique ouverte. A des degrés d'intensité divers, ces trois attitudes traversent la totalité de la culture vernaculaire épilinguistique au Québec.

(3)

*A : Euh t'es-tu d'accord quand on corrige ton langage ?**B : Oui.**A : Tu trouves pas ça un peu énervant des fois ?**B : Non.**A : Pis euh les mots que tu peux pas dire, c'est c'que tu m'as dit tantôt là comme les sacres, les moé,**B : Ouain.**A : toé les choses comme ça ? ça ça t'es... est-c'que ça t'es défendu... à peu près... de dire ces choses là ? Oui ?**B : Oui.**(VILLE DE QUEBEC- F53MEPH - 003396C/Y)*

(4)

*B : ...le langage joual va diminuer, tu sais. J'aimerais bien ça, pis ç'a déjà commencé, tu sais les gens parlent mieux.**(ESTRIE-III-145-111-31)*

(5)

*B : ...je parle joual. Je sais pas bien m'exprimer parce que chez nous on parlait pas bien. Alors disons qu'à l'école on apprend à bien parler un petit peu. On est... on est toujours sur eh... sur la clôture. Un moment donné c'est joual, un moment donné...on s'efforce de bien parler là... ça réussit pas toujours.**(ESTRIE-I-135-106-19)*

Avant d'accuser trop directement l'instruction publique de ce misérabilisme ouvertement culpabilisateur et contrit, mentionnons l'existence d'une puissante attitude lumpen-normative chez les locuteurs interrogés. Dans le cadre de cette option idéologique, moins on est instruit, plus on réclame des normes. Tout se passe alors comme si le français normé était, comme le luxe et le confort matériel, une réalité faisant l'objet d'un fort souhait d'appropriation. L'acrolecte est valorisé.

2.2. Valorisation de l'acrolecte

Le second cas de figure -massif- c'est donc celui de la valorisation de l'acrolecte, avec ou sans insécurité linguistique (souvent avec). Ici l'idée est moins dans le sens du Je parle mal que dans le sens du Ils parlent bien. En (6), on aspire à parler comme c'est dans le dictionnaire. En (7) on regrette de ne jamais avoir pris de cours de langage. En (8) on admire le modèle de René Lecavalier, commentateur de hockey mémorable du vingtième siècle, à l'éloquence soignée et à la volubilité infaillible

(6)

*A : Qu'est-ce que c'est ça pour vous bien parler ?**B : C'est employer les mots qui conviennent réellement à... bien les prononcer pis employer le bon mot pis...**A : Considérez-vous que vous-même vous parlez bien ?**B : Ah non (rire).*

A : Pourquoi vous dites ça : « Ah non » ?

B : Ah c'est parce qu'on prend nos mots de... de tous les jours là. On... on prononce pas toujours pis on parle pas toujours comme c'est dans le dictionnaire hein. Souvent « moi toi » on les met de côté.

(ESTRIE-I-106-88-7)

(7)

A : Mais qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ?

B : Là je peux pas le définir, mais ché qu'est-ce que c'est bien parler. Parce que quand quelqu'un... on parle avec quelqu'un qui parle bien là eh... je veux dire ça ça nous impressionne. Moi ché ben que... je veux dire un Français là qui va avoir un... un accent pis eh... qui parle bien là, c'est beau.

A : Pis vous-même, qu'est-ce qui vous fait dire ça que vous parlez pas bien ?

B : Ben, je parle... on... j'ai jamais pris de cours de... de langage. Ché ben que j'ai été au couvent assez longtemps pour eh... chus pas... chus pas dans une qui parle le mieux mais j'essaye... j'essaye de me... de parler comme y faut. Ché que j'parle pas eh... je parle pas bien mais j'essaye de parler bien.

(ESTRIE-VI-177-181-13)

(8)

A : Par exemple, vous, vous écoutez le hockey là eh... monsieur Lecavalier qui eh... qui eh... commandite le hockey là, est-ce que vous trouvez ?

B : Oui. C'est un... c'est un type qui parle bien... à mon point de vue.

A : Oui. Vous trouvez ça. Qu'est-ce qu'y a qui eh... qu'est-ce qui vous fait dire qu'y parle bien ?

B : Ben qu'y parle bien... tu sais ça... sais pas, si eh... Je pourrais dire, en terme... vous pour... vous voulez dire vous là de... correctement, en terme... bien précis ou ce que c'est que c'est nous autres des fois qu'on le prend mieux peut-être...

A : Oui, oui

B : Parce que c'est nous autres. Des fois un autre peut ben dire ah ! J'aime pas à l'entendre, quelque chose de même. Peut-être pas parler... ça j'ai jamais remarqué ça... pour dire là, vous dire si c'est ben correct, je peux pas donner d'opinion là dessus...

A : Mais est-ce vous remarquez ça chez les gens, par exemple une personne qui parle bien, est-ce que vous allez la remarquer ?

B : Oui, naturellement que... ça... ça marque ça... ça nous frappe un peu...

A : Pourquoi vous trouvez qu'elle parle bien, par exemple une personne là... ?

B : Ben c'est... c'est... c'est que l'expression est bonne... ça me plait, quelque chose de même tu sais, à moi. Je le sais pas si... revenir à l'autre, mais tu sais pas si l'autre le trouve eh...

A : Pis vous est-ce que vous trouvez que vous parlez bien le français ?

B : Ah ! Non, moé je sais que je parle pas bien. Je suis pas... je me cultive pas assez...

A : Pourquoi ? Vous... vous pensez que bien parler c'est... Y faut être cultivé pour bien parler ?

B : Ben c'est... faut toujours... c'est comme une... y a toujours une pratique un peu là dedans hein. Et pis des fois on est pas dans... on est pas dans le genre, dans le milieu ou

quelque chose de même, des fois ben on... ça dépend du... des gens pis des fois du groupe qu'on va arriver mais... (rire).

A : Ça dépend du milieu où on est, c'est bien sûr.

(ESTRIE-II-147-83-9)

(9)

A : Qu'est-ce qui te fait dire qu'une personne parle bien ?

B : Sa prononciation.

A : Oui.

B : C'est important, pis les... l'emploi des termes justes.

A : Oui ?

B : Oui.

A : Pis, est-ce... toi, est-ce que tu considères que tu parles bien ?

B : Non.

A : Pourquoi ?

B : Parce que la prononciation pis les termes justes, je les ai pas tout le temps.

A : Quand tu dis prononciation, est-ce que tu veux dire une prononciation qui se rapproche de la prononciation française ?

B : Ah pas le langage des français, pis comme l'accent des français, là.

A : Hum, hum.

B : Moé, c'est pas ça bien parler. C'est eh... prononcer le mot tel qu'y doit être prononcé. Les français y prononcent pas... pas si identique que ça... Pis y ont un accent français, comme nous autres on a un accent canadien. Si y peuvent garder l'accent canadien tu sais, sans imiter les Français. Y vont avoir une bonne prononciation.

(ESTRIE-III-145-111-7)

Même si on ne peut pas le définir, le bon parler impressionne (voir (7)). Il est associé à un bon corps comportemental et a à voir avec le fait d'avoir été dans un bon milieu (comme on disait jadis bon usage ou bel esprit - voir (8)). Mais (mais suprême !) de longue date dans ce domaine sociolinguistique particulier et ce, malgré ce qu'en ont dit de multiples commentateurs, le modèle épilinguistique du bon parler du Québec n'est pas un modèle français. On affirme qu'il faut prononcer le mot tel qu'il doit être prononcé, sans s'aligner sur des modèles extérieurs (voir (9)). Il y a là une très ancienne quadrature déontologique qui révèle en fait que, fondamentalement, les Québécois ne rejettent pas leur langue vernaculaire.

2.3. Valorisation de la langue vernaculaire

De fait, les Québécois sont fiers de leur langue. Ils savent très nettement que la richesse sans égal de leur idiome est un des fleurons de la francophonie. Cette confiance a sensiblement augmenté avec le tournant touristique pris au Québec dans le dernier quart du 20^{ième} siècle. La valorisation de la langue vernaculaire se fait donc souvent en saillie. On observe les variantes régionales (voir (10) et noter, pour plus tard, qu'ici *mal parler* c'est *proférer des grossièretés*), la familiarité décontractée et sereine de la langue vernaculaire (voir (11)) et, bien sûr, la démarcation ouverte face à un modèle français (voir (12)).

(10)

B : Bien parler. Ben je pense qu'y a pas seulement qu'une façon... une façon de bien parler. Quoi, on a été élevés avec une langue, avec un langage ; comme y en a qui vont dire canard là pour une bouilloire y en a d'autres qui vont dire une bombe ou quoi, pis c'est naturel. Moi, toute personne qui parle naturellement, je trouve pas qu'a parle mal. A parle avec ce... ce qui nous a été montré. On a grandi avec ça. C'est pas parler mal. Ben y en a qui parlent vulgairement... parler mal, parler vulgaire... y a des termes qu'on emploie pas en tout cas, si on les cite pas mange de la marde, des affaires comme ça, mais quand même une personne ordinaire... une personne... un habitant, quoi de même va parler... Moé, je trouve ça beau quelqu'un qui parle comme il l'a appris pis avec ses... ses mots jouals des fois un peu. Je trouve pas que c'est mal parler moé.

(ESTRIE-III-246-201-9)

(11)

A : Maintenant là au sujet de la langue, est-ce que vous connaissez des gens qui parlent bien ?

B : Nous autres on a toujours parlé un petit peu joual les gens de la Beauce. C'est c'est... ça parle beauceron comme on dit. Comme mon père est né... de la Beauce... on a appris à parler d'eux autres. Et puis on a pas été aux études assez avancées pour apprendre à parler. Mais tout simplement avec les gens, on s'habitue, on a notre langage eh...

(ESTRIE-I-232-132-1)

(12)

A : Et puis eh... selon vous, est-ce que vous parlez bien, vous-même ?

B : Je parle bien le canadien (rire), le canadien-français, pas le le français, le canadien-français.

A : C'est une belle langue, le canadien-français !

(ESTRIE-VI-192-247-16)

Comme on a notre langage, et qu'on parle bien le canadien-français, le beauceron, le joual... il devient assez vite non avvenu de chercher à nous instiller un lecte qui ne s'impose à nous ni par besoin ni par choix. Conséquemment, on finit par rencontrer le groupe de locuteurs qui dévalorise la strate acrolectale.

2.4. Dévalorisation de l'acrolecte

Ainsi un phénomène qu'avait bien pressenti Labov est solidement présent au Québec : la dévalorisation de l'acrolecte. En matière de français normé (voir (13)), il ne faut pas exagérer, ne pas finir rendu trop loin de l'autre bord. C'est une affaire linguistique, mais c'est aussi une affaire rhétorique, comportementale, interactionnelle (Voir (14)). Même si on est instruit, il faut rester l'égal de tous et ne pas la ramener en disant n'importe quoi pour faire cuistre.

(13)

A : Qu'est-ce que ça veut dire pour toé bien parler ?

B : C'est pas exagérer hein. Y en en a qui veulent tellement bien parler là qu'y... on dirait qu'y ont... sont rendus trop loin de l'autre bord. Pis c'est... moé je dis que c'est parler calmement pis de bien prononcer pis de rester dans le milieu avec une belle di... diction pis...

A : Tu considères-tu que toé tu parles bien ?

B : *Non (rire).*

A : *Pourquoi tu dis ça ?...*

B : *Non, c'est eh... Franchement c'est... c'est vrai (rire).*

A : *Pourquoi tu dis que non ?*

B : *C'est parce que je me compare à d'autres, pis eh...*

(ESTRIE-III-235-189-10)

(14)

A : *Pour vous, quelqu'un qui parle bien, c'est quelqu'un qui prononce bien ?*

B : *Oui qu'on entend bien.*

A : *Est-ce qu'y a d'autres... qualités aussi ?*

B : *Bien... quelqu'un qui parle bien ?*

A : *Hum, hum.*

B : *Mais c'est quelqu'un là... la voix assez forte et pis qui mâche pas ses mots.*

A : *Oui. D'accord ! Et pis vous, selon vous, est-ce que vous trouvez que vous parlez bien ?*

B : *(Rire). Je pourrais ben parler mieux. Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?*

A : *Moi, je pense qu'on est à peu près tous pareils.*

B : *Eh... l'instruction y fait beaucoup.*

A : *Peut-être.*

B : *Je... Non, j'aime pas quelqu'un qui va sortir les mots qu'on sait pas. J'aime mieux quelqu'un qui... même si y est instruit, qui va essayer de d'être égal à... à tout le monde, que nous sortir des choses qu'à moitié du temps qu'y savent même pas eux autres qu'est-ce que ça veut dire.*

A : *Ah ben, c'est juste pour épater.*

B : *Oui.*

(ESTRIE-V-154-73-13)

Dans un dosage subtil de sa soumission aux normes élitaires et de sa fierté vernaculaire, notre commentateur épilinguistique aspire à rester *dans le milieu avec une bonne diction*. Ce fantasme du dosage fait la synthèse du carré de tendances diamétrales déjà observées.

2.5. Valorisation d'un mésolecte (doctrine du « juste milieu »)

Ainsi, conséquemment, la bonne conscience épilinguistique québécoise est la championne incontestée du *mésolecte*. Il faut être compris de la masse, ne pas parler comme un dentiste (voir (15)). En (16) se manifeste la quadrature que cette prise de position implique. Il faut parler naturel sans trop parler *joual* (Laurendeau 1987, 1988, 1990, 1992). En (17), on valorise un bel accent, un accent pas forcé, tout en restant normé. En (18) on réclame les mots justes, les verbes à la bonne place. Il faut bien parler, quoi, mais ne pas exagérer...

(15)

A : *Puis eh... qu'est-ce que ça veut dire pour vous bien parler là, quelqu'un qui parle bien ?*

B : *Parler pour être bien compris de la masse.*

A : Hum, hum.

B : Pas employer eh... les termes... vous allez prendre si un dentiste vient là... ou un médecin, qui commence avec les termes médicaux ou les affaires... latins ou autres. On peut pas dire qu'y touche à la masse dans ce temps là.

A : Non.

B : Ça leur dira pas rien, hein. S'agit de parler dans le langage courant. Parle pas de... utiliser le joul non plus.

(ESTRIE-VI-182-195-16)

(16)

A : Qu'est-ce que c'est, pour vous, bien parler ?

B : Mais c'est bien des choses... c'est parler le plus naturellement possible, sans sans trop parler joul là, parler, un bon parler français.

A : Considérez-vous que vous parlez bien ?

B : Non.

A : Pour quelle raison ?

B : Ben disons que j'ai pas... j'ai pas suivi de cours là pis eh... j'ai pas été école assez longtemps.

(ESTRIE-VI-176-169-6)

(17)

B : Je sais qu'y n'a un, v'la pas longtemps qu'y est venu, c'est un spécialiste dans la langue. Y a raison de bien parler. Mais je trouve comme Lisette Gervais, Alain Stanké, c'est des personnes... ah c'est certain qu'y vont faire des erreurs mais eh... à première vue là...

A : Pis qu'est-ce qu'ils ont de particulier ?

B : Je trouve qu'y a un accent qui est pas eh... qui est pas forcé. Y ont un bel accent. C'est pas français de France, c'est pas eh... pas québécois eh... joul. C'est eh... je trouve qu'y ont un accent naturel.

A : Et puis vous-même, selon vous, est-ce que vous parlez bien ?

B : Quand je veux (rire). Ça dépend des gens qu'on... qu'on côtoie. Pis eh...

A : Ouais, ça dépend du milieu ?

B : Oui.

(ESTRIE-I-181-32-8)

(18)

A : Eh... qu'est-ce que c'est pour toi bien parler ?

B : Bien parler, c'est quelqu'un... qui parle sa langue correctement avec... naturellement, les... les idiomes de l'endroit où est-ce qu'y sont mais eh... qui emploie les mots à bonne place pis les verbes à bonne place pis qui... qui interchange pas. Et pis eh... c'est pas mal tout, parce que c'est pas eh... c'est pas nécessairement la... la façon de parler comme la façon où est-ce qu'on place nos mots. Mais eh... bien bien bien parler là... faut pas exagérer (rire).

A : Considères-tu que tu parles bien, toi ?

B : Non, pas moi. Moi, je parle... dans la bonne moyenne. Au Québec, je me débrouille très bien mais quand je sors, je m'aperçois qu'y faut que je fasse bien attention à ce que je dis. En France, on se fait pas ben ben comprendre. Y faut faire attention à ce qu'on dit.

A : Bon, d'accord.

B : Mais ici, c'est correct.

A : Mais eh... qu'est-ce que... pourquoi tu me dis ça que... justement tu parles dans la grosse moyenne ?

B : C'est parce qu'ici...

A : Qu'est-ce que tu as eu à améliorer, justement ?

B : Eh... absolument rien ici, parce qu'ici c'est très facile de se faire comprendre. Mais quand on... quand on parle avec quelqu'un, peut-être quoi, peut-être une personne qui visite d'un autre pays, ou quelqu'un ou... qu'on va voir quelque chose, y faut faire bien attention parce... si on parle comme on parle là... c'est ben de valeur, y a bien des choses qui va leur échapper.

A : Oui.

B : Pis... ça c'est le point de vue... ben des fois, c'est le point de vue expression aussi, mais bien des fois, c'est parce qu'on prononce pas assez bien.

(ESTRIE-III-107-1-17)

On remarquera l'acuité de la conscience variationniste des informateurs. Il faut en fait faire attention, parce qu'en France, ils ne nous comprennent pas trop trop. Entre nous, ça va parfaitement, mais il faut considérer la question de la communication hors du cercle. L'affaire est d'autant plus sensible que lorsqu'on demande à l'informateur s'il détient ce fameux mésolecte bien tempéré qu'il favorise, la réponse imperturbable est quasi intégralement que non... Mais qu'il faut aspirer à ce dosage entre la culture française du Nouveau Monde et celle de l'Ancien Monde. Il faut y tendre au mieux... Tant et tant qu'en (19), bien parler c'est à mi entre les deux, moitié canadien, moitié français.

(19)

A : Pis eh... eh... qu'est-ce que c'est pour toi bien parler ?

B : Bien parler... c'est... c'est pas pour eh... la plupart des canadiens-français en tout cas (rire). Par bien parler j'entendrais... pas comme les français non plus mais à peu près... à mi entre les deux, moitié canadien moitié eh... français. Parce que français y comprennent... on... on entend rien de ce qu'y disent.

A : (rire) Eh... Est-ce que tu considères que tu parles bien ?

B : En en... en... généralement là ?

A : Oui, oui.

B : Non.

A : Non. Pis eh... pourquoi tu me dis ça ?

B : C'est parce que... ben moé que c'est que j'entends là, par bien parler, je considère que je parle pas bien.

(ESTRIE-III-109-17-7)

Comme en (19), en (20) on fait observer, avec toute la fermeté requise, que les Français sont difficiles à comprendre. L'informatrice tire ici sa conclusion d'une expérience concrète de contact avec le français hexagonal qui la pousse – conclusivement et en toute impartialité – vers le juste milieu du mésolecte.

(20)

A : Qu'est-ce que... justement, disons vous avez un enfant, vous le reprenez sur certaines choses là, ça va être quel... quel genre de choses que... tu sais eh...

B : Bien... le le... nous autres pour dire qu'on pratique bien ça ici... C'est ça, je trouve ça ben de valeur parce que c'est beau quelqu'un qui parle bien. Mais eh... comme dire « bien » au lieu de dire « ben », comme... hum... toi, moi.

A : Hum, hum.

B : Pis eh...

A : Mais... vous, est-ce que vous considérez que vous parlez bien.

B : Non.

A : Mais pourquoi vous, vous trouvez que vous parlez pas bien ?

B : Ben on... on... voyez vous, on on s'est laissé aller, on... on parle pas le... je trouve qu'on... on aurait pu... Y en a qui s'habituent à parler mieux que ça, plus...

A : Mais eh... disons bien parler le français là, qu'est-ce que ça implique ?

B : Bien pas dire de mots anglais.

A : Oui.

B : Puis les dire... tel que comme je vous dis là... « bien » au lieu de dire « ben »...

A : Prononcer comme le français de France ?

B : Oui. Ben peut-être pas comme les Français de France parce que les Français de France réel... tel que les Français là...

A : Hum, hum. Voua aimeriez pas qu'au Québec on parle comme en France, c'est ça ?

B : Bien les vrais vrais Français sont difficiles à comprendre, hein.

A : Oui, oui.

B : Parce qu'on va à un théâtre français là, pis je me rappelle anciennement là qu'y avait des vues françaises là. Même encore si on a ces vieilles vues là en français là, sont difficile à comprendre. Pas parce que le langage est... est vilain ou... c'est pas... c'est pas beau comme... Un Canadien qui parle très bien là le le français, c'est mieux qu'un Français qui parle... J'aime mieux ça moi, toujours.

A : Oui, oui. D'accord.

(ESTRIE-VI-121-65-23)

Profondément senti comme la pierre de touche de la doctrine normative de la culture vernaculaire québécoise, ce mésolecte à *mi entre les deux* est un objet intégralement fantasmé. Il n'y a pas plus de français mésolectal stabilisé au Québec qu'il n'y a de *langue standard* nulle part ailleurs. C'est que l'option mise de l'avant est moins celle d'une stratégie linguistique que celle d'une tactique discursive et interactionnelle. Il faut *ne pas exagérer* dans les deux directions et surtout, naviguer à vue, c'est-à-dire surveiller le co-énonciateur en une sorte de pragmatique continuellement renouvelée des postures et des positions (Goffman 1987 : 133-166).

2.6. Dévalorisation de l'interlecte

Ici c'est le consensus massif. L'interlecte, même si on est bilingue, n'est pas convenable. En (21) on nous annonce qu'il faut séparer le bon français du bon anglais et bien distinguer les deux. En (22) se manifestent les indices d'une conceptualisation fondamentalement

francophone monolingue de ce phénomène : l'apparition des exemples rituels, imputés aux francophones hors-Québec et fantasmés en grande partie.

(21)

A : Connaissez-vous des gens qui parlent bien ?

B : Ah ben j'en connais plusieurs mais y parlent à peu près comme moé. Pas trop bien.

A : Oui. Mais y a des gens qui parlent vraiment bien là, en connaissez-vous ?

B : Ben je croirais que les Français que je connais parlent bien. Peut-être mieux nous autres mais je je... sais pas s'y parlent le français meilleur que nous autres.

A : Qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ?

B : Ça... ça serait parler bon français mais comme ça ça... marchait pas anciennement par ici. Ça é... ça fait plusieurs années d'abord que c'est mêlé par ici. Ça fait que...

A : Mais bien parler qu'est-ce que ça serait pour vous ?

B : Bien parler ce serait quand on parle français parler bon français, pis quand on parle anglais le parler comme y faut aussi. De bien parler... que soye une langue ou l'autre pourvu qu'y est bien parlé. C'est pas de différence.

A : Considérez-vous que vous parlez bien vous français ?

B : Non, y me manque des mots. Des mots comme je vous dis que j'ai appris à... quand chus allé en lan... en anglais qui m'ont resté. Pis des fois j'ai cherché en français.

(ESTRIE-I-105-211-9)

(22)

A : Qu'est-ce que c'est pour vous que bien parler ?

B : Bien disons que, premièrement, je crois que c'est pas parler comme on peut dire complètement le... le slang. Si vous voulez comme on pourrait dire : « Espère-moé su le corner, je vas comebacker dans une demi-heure ». Ça c'est un peu forcé. Maintenant je pense que le langage canadien eh... c'est un... On est pas obligé de parler comme les Français de France. J'ai rien à leur envier parce qu'eux autres mêmes selon chaque région ont des... des langages assez pittoresques. Y ont le patois pis et cetera. Et puis c'est quelqu'un qui a une bonne prononciation eh... assez et puis, disons, qui peut s'exprimer clairement pour que les personnes de leur entourage le comprennent.

A : Est-ce que vous considérez que vous parlez bien ?

B : Je dirais pas eh... peut-être que non parce que je me laisse aller assez souvent à eh... d'anglicismes ou d'autres choses dans le genre.

(ESTRIE-III-22-177-16)

2.7. Valorisation de l'interlecte

Les Ontariens (franco-ontariens), les Fransaskois (francophones de la Saskatchewan) et les Acadiens auraient des vues bien différentes sur cette question de la présence et de la jouissance interlectale en posture de parler vernaculaire. Mais ici (voir (23)), au Québec, la seule valorisation timide et timorée qu'on fait de l'interlecte passe par la construction d'une valorisation par tout le dispositif normatif français de certains emprunts à l'anglais.

(23)

A : Roger Gosselin

B : Oui.

A : Puis pourquoi disons vous choisissez ce bonhomme-là en particulier ?

B : Ben c'est parce que... pour les programmes que je regarde moi j'écoute les nouvelles au Dix le mid... le le soir là pis je trouve qu'y... y a un beau langage. Pis on le comprend bien facilement... Pis y en a beau... y en a beaucoup d'autres. Mais... c'est parce que je m'adonne à regarder ce programme là.

A : Puis pour vous qu'est-ce que ça veut dire exactement bien parler ?

B : Bien, bien parler... c'est pouvoir le comprendre facilement... sans trop de... de jargonnage.

A : Oui, oui, d'accord. Puis est-ce que vous pensez... d'après vous là, est-ce que vous trouvez que vous-même vous parlez bien ?

B : Pas tout le temps.

A : Non ?

B : Pas tout le temps. C'est parce que... des fois ça va arriver qu'on va glisser des petits mots anglais, hein... mais à présent y paraît qu'y en a beaucoup de mots anglais francisés, hein, qu'on peut dire en français.

A : Oui, oui, c'est exact.

(ESTRIE-VI-197-275-7)

2.8. Analyses ouvertement variationnistes

La conscience variationniste au sens labovien classique a sa présence. Elle co-existe du reste, en une harmonie drolatique, avec les vues normatives les plus roides. L'avant-dernière réplique de B en (24) est le cocktail le plus patent du normatif et du variationniste qu'on puisse imaginer.

(24)

B : C'est sûr que si tu t'exprimes trop en joul, t'as des chances de pas êtres compris bien souvent, tu vas être compris par celui qui parle joul comme toi, mais celui qui parle... un bon français ou n'importe quoi, i... i... i va chercher qu'est-ce que ça veut dire, au niveau des étrangers ou n'importe quoi, tu risques de pas être compris, c'est vrai.

A : Comme ceux qui parlent joul, vous pensez qu'c'est une minorité.

B : Oh !... là, moi j'pourrais pas établir de... moi, c'parce j'en connais pas tellement tellement, j't'avoue, j'en connais pas beaucoup, je sais pas s'i sont en minorité, y en a peut-être plus que j'pense.

A : Hum ! Hum !

B : mais personnellement, j'en connais pas assez.

A : Pis bien parler pour s'respecter, vous avez déjà entendu ça aussi ?

B : Ben... moi j'calcule que que celui qui parle pas bien pis que... y a toujours été élevé que y a pas entendu mieux, i... s'respecte tout autant qu'un autre, là, franchement, j'trouve que c'est pousser un p'tit peu loin ça,

A : Hum !

B : j'veux dire, c'est s'respecter, dans la mesure de c'que tu connais, j'veux dire, celui qui parle joul pis qu'y a jamais été ailleurs pis que... tout l'monde autour de lui parle comme ça pis qu'y a pas entendu parler autrement ou... j'ai pas l'impression qu'i... s'respecte moins qu'toi, j'pense pas, non, moi celle-là, j'la trouve un peu forte, ça dépend peut-être, celui qui l'a dit là, de quelle façon i le voyait.

A : Hum !

B : mais si vraiment mal parler c'est, c'est... c'... parler joual, c'est pas s'respecter là, je l'crois pas.

A : Pis le slogan là, le dernier qui a été lancé par le... parti québécois, c'est « moi, mon français je l'parle par cœur », j'sais pas si vous avez vu des annonces

B : Non, moi j'ai vu ça ça

A : ou euh... à 'télévision.

B : Excuse, j'vas aller fermer l... j'vas aller fermer, mais n'empêche, Madeleine, en parlant de langage là,

A : Hum ! Hum !

B : y a rien d'plus facile que d'abîmer ton langage, t'as rien qu'à te tenir à peu près un mois d'temps avec des gens qui parlent pas très très bien pis tu vas faire exactement pareil, tiens-toi un autre mois avec des gens qui parlent très très bien, pis tu vas recommencer à bien parler, moi j'dis qu'le parler, ça y fait beaucoup dans le milieu où tu es

A : Hum ! Hum !

B : moi la première, j'suis sûre sûre sûre que si j'tombe avec des gens qui respectent énormément leur langage là pis qui font bien attention, j'vais prendre l'habitude de faire exactement la même chose, ça, ça déteint sur toi, pis mal parler, c'est exactement pareil, j'en suis sûre, ça doit être bien difficile de garder un très très beau français si tu vis durant des années avec des gens qui parlent un français ni plus ni moins euh... a là, regarde, tu vas voir des gens qui s'en vont, qui parlent comme toi et moi, qui s'en vont en France pour deux ans, regarde quand i reviennent, c'est c'est pl... c'est plus fort que nous autres j'pense, tu l'prends ça sans l'vouloir, si t'apprends à parler anglais, dans... ça dé... ton anglais est bon d'après l'contexte où tu l'apprends aussi, ça y fait beaucoup le milieu qu'tu fréquentes, sur ton parler. Tu vois souvent des groupes un moment donné,

A : Excusez

B : tu vois des groupes un moment donné là pis y en a un nouveau qui arrive puis euh... i parle pas d'la même façon qu'toi, i parle pas d'la même façon qu'toi, mais au bout de six mois tiens, tu vas voir l'évolution qu'y a fait un moment donné, i s'met à parler comme tous les autres, c'est remarquable, le parler c'est ça.

(VILLE DE QUEBEC- F62MEPH - 004001D-004003D)

(25)

A : Eh... qu'est-ce que c'est pour toi bien parler ?

B :Eh... on peut envoyer les mots très joual puis bien parler. C'est se faire comprendre. C'est s'adapter à la personne à qui on veut communiquer...

A : Bon d'accord. Eh... est-ce que tu considères que toi-même tu parles bien d'abord, selon cette conception là ?

B : Non. J'essaie de m'adapter à qui c'est que je veux parler. Vu... vu... vu que mes parents étaient des Beaucerons, ben je peux aller dans Beauce (rire) pis communiquer plus facilement peut-être.

(ESTRIE-III-120-43-8)

(26)

A : Vous trouvez que ç'a une tendance à toujours aller de moins en moins bien [la langue française - P.L.] ?

B : Bien ça dépend là de... des gens là. Y... y en a qui vont très bien le parler mais y pourront pas l'écrire pour qu'on le comprenne. Et pi y a ben des mots qui se diront pas comme les nôtres hein, comme ceux qu'on a appris. Nous autres on a appris un jargon français ni plus ni moins. Je pense que nos mots sont plutôt jargon. Les eh... d'ici trois quatre générations, on comprendra peut-être pas les mêmes mots que... qu'y nous disent.

(ESTRIE-IV-138-111-23)

Conceptualisée sous des notions riches parce que non dégrossies ou délavées par une science – comme le concept de jargon en (26) –, la version québécoise de l'épilinguistique variationniste est articulée dans la doctrine à axiologie d'action résumée préalablement en (25). Bien parler, c'est se faire comprendre. C'est s'adapter à la personne avec laquelle on veut communiquer. Il est clair que par cette conception, le locuteur exprime haut et fort sa résistance à l'élite épilinguistique de sa société.

3. ANALYSES VERNACULAIRES FUSIONNANT DES PRATIQUES DISCURSIVES ET DES COMPORTEMENTS SOCIAUX

Ce que l'on dégage ici c'est ni plus ni moins qu'un cadre de *figuration* (Goffman 1974 : 15-17) épilinguistique. Et, dans sa stabilité comme dans ses spécificités, ce cadre de figuration épilinguistique manifeste un fait (puissant et mal connu) de la culture vernaculaire en matière de représentations sur la ou les langue(s). Il y a une fusion non dichotomisante entre pratique discursive (dont la langue en action) et comportements sociaux et interactifs dans la constitution globale de la figuration interactive dans cette culture vernaculaire spécifique.

3.1. Maintien d'une dichotomie entre langue et pratique discursive

Dans un nombre non négligeable de cas, la dichotomie entre langue et pratique discursive est maintenue dans l'analyse. En (27) l'informateur nous signale qu'il ne déteste pas Jean Malo mais que Jacques Tremblay parle mal parce qu'il semble mélanger des tiges. En (28) l'informateur considère qu'il parle mal parce que parfois on trouve qu'il parle trop vite.

(27)

A : Maintenant au sujet de la langue, est-ce que vous connaissez des gens qui parlent bien ? Qui selon vous parlent bien ?

B : Pas beaucoup.

A : Non.

B : Non.

A : Disons, est-ce que vous auriez remarqué des annonceurs à la télévision ou à la radio qui parleraient bien, selon vous ?

B : Ben c'est à dire eh... tu veux dire qui parlent en termes ou ben donc si c'est le... le... leur timbre de voix qui est bon ou ben donc eh...

A : Ben je sais pas là. Ça dépend de...

B : Ben non mais tu sais eh...

A : Ché pas moi. Mais qu'est-ce que c'est d'après vous, d'abord, bien parler ?

B : Ben c'est-à-dire, c'est celui qui a moins de... Si tu veux que...

A : Hum, hum. Pis est-ce que vous en connaissez disons des... des annonceurs à télévision qui parlent bien selon l'idée que vous vous faites vous de bien parler ?

B : Ben c'est-à-dire eh... j'hai pas Jean Malo, si tu veux, le midi là. Jean Malo, Y va te dire son affaire là lui pis eh... Bien parler, si tu veux. Compreneable. Tandis que tu vas prendre Jacques Tremblay, ça va être comme des tiges qu'y va mélanger avec qu'est-ce que c'est qu'y veut dire. Ou encore ben y essaie à se faire des farces pour rire de lui-même. Tu sais eh...

A : Je comprends, je comprends. Est-ce que vous considérez que vous-même vous parlez bien ?

B : Non.

A : Non. Mais pourquoi vous nous dites que vous parlez pas bien ?

B : Ben c'est parce qu'on été habitué de même à... à pas parler.

(ESTRIE-VI-103-1-17)

(28)

A : Mais justement, qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ?

B : Ben, bien parler là, j'entends par bien parler c'est l'idée que... une personne va bien prononcer ses mots. Ensuite de ça, ben tu sais, y... y dira pas n'importe quoi.

A : Est-ce que vous, vous considérez que vous parlez bien ?

B : Pas toujours.

A : Non, pourquoi faire vous dites ça ?

B : Ben des fois, on trouve que je parle trop vite.

(ESTRIE-VI-222-333-16)

3.2. Nature discursive et comportementale de la vulgarité

Mais en fait, un traitement unitaire de la vaste réalité discursive reste solidement en place dans la culture vernaculaire. La coupure saussurienne n'est pas passée dans la chair épilinguistique des masses. Le rasoir d'Okkham non plus, pour tout dire, et la recherche de la simplicité encapsulée des explications n'est pas un critère particulièrement éminent. Il y a un certain vague qui est le garant circonspect face à une certitude positiviste qui s'ignore mais se devine.

En (29) et (30), la vulgarité fait partie intégrante du *mal parler*. Il n'y a pas de coupure donc, d'avec le référent...

(29)

A : Maintenant au sujet de la langue, est-ce que vous avez remarqué, disons à la télévision ou à la radio des gens qui, d'après vous, parlent bien ?

B : Ah toutes les personnes qui vont là, elles parlent toutes bien, à supposer là.

A : Oui, d'accord. Puis...

B : Les artistes.

A : Mais qu'est-ce que ça veut dire pour vous bien parler ?

B : Bien prononcer. Bien prononcer eh... Pas... de... des mots vulgaires eh... à la télévision là.

A : Pis d'après vous, est-ce que vous même vous parlez bien ?

B : Quand je fais attention.

(ESTRIE-I-133-167-1)

(30)

A : Pis qu'est-ce que ça veut dire pour vous bien parler ?

B : Bien parler pas dire toujours des... des petits maudits ici pis eh... des calikes pis toutes sortes de petits mots là eh... prononcer bien ses mots.

A : D'après vous, est-ce que vous même vous parlez bien ou eh... ?

B : Chus dans la moyenne, sans parler trop bien ni trop mal.

(ESTRIE-V-163-91-10)

3.3. Fusion entre discours et comportement social et/ou politique

La fusion entre discours et comportement social ou politique est un trait saillant de la culture québécoise. En (31), comme en (24) d'ailleurs, l'équipe Deshaies a manifesté une compréhension remarquable du phénomène unitaire auquel je fais référence ici. On donne à l'informatrice à analyser les principaux slogans de la planification linguistique québécoise. L'informatrice commente, réproouve ou approuve. La langue, interaction discursive, la richesse rhétorique, les options politiques co-existent de front dans une solide harmonie en cette rhapsodie de commentaires.

(31)

A : Pis y en des campagnes publicitaires concernant la langue, pis y avait des slogans qui étaient lancé « Bien parler c'est s'respecter ».

B : Oui

A : ça vous dit quelque chose ça ?

B : Là là disons j'me rappelle pas, peut-être que je l'ai vu mais...

A : Mais s... vous trouvez qu'c'est juste ? Quelqu'un qui parle bien se respecte ?

B : Bien disons, bien parler euh... ça dépend disons s... c'est attendu qu'ça, ça, quelqu'un qui parle bien ça nuit pas. Mais ça veut pas dire, moi j'ai pour mon dire que si une personne parle bien, ça veut pas dire qu'a s'respecte... Autant qu'un autre... autant qu'une autre per... Y en a d'autres personnes qui ont..., peut s'respecter aussi bien en... Mais c'est attendu que disons qu'une personne qui parle bien euh..., peut peut-être s'respecter plus qu'une autre, là là vous m'prenez pas mal (rire)

A : Oui (rire) Pis y avait un slogan aussi euh... voyons « Bien parler pour être bien compris »

B : Oui de c'côté-là par exemple, ça parc'que, disons des fois des gens là euh... euh... si euh... si la personne... Pour être bien compris, i disent toujours, qu'c'est toujours mieux que, quand c'est bien parler, c'est plus facile de comprendre. Tandis que s... si c'est parlé à demi-mot, y en a qui vont, euh... disons euh..., parler euh... euh... pas à double sens mais dire entre les lignes là disons. Y en a qui disent « Ah ben j'ai dit ça mais comment ça t'as pas compris, fallait lire entre les lignes ! » Mais c'est pas toujours facile y en a, y des personnes qui vont comprendre..., vous avez pas, vous avez pas besoin d'dire... euh... une phrase... vous allez dire quelques mots pis « mon doux Seigneur » eux autres i vont deviner pratiquement.

A : Hum, hum.

B : Tandis qu'd'autres ben si tu... comment j'pourrais dire donc, entrer dans les détails à, ben disons i vont comprendre mieux qu'd'autres. Moi j'ai pour mon dire que bien parler bien euh... c'est toujours mieux compris que mal parler d'après moi. (rire).

A : Hum, hum. Pis là y en eu un avec le P.Q. là, « Moi mon français, je l'parle par cœur ». J'sais pas si vous avez vu des affiches dans les écoles

B : Oui ça j'ai vu ça oui

A : Bon

B : Mais moi disons chuis pas séparatiste ça (rire)

A : Non, non ben c'est pas c'que j'vous demande. Mais trouvez-vous que euh... Qu'est-c'que ça veut dire là, ce slogan-là ?

B : Vous vous dites comment bien... ?

A : « Moi mon français, moi mon français, je le parle par cœur ». Y a un coeur là sur les affiches.

B : Oui ça je l'ai déjà vu. Oui, oui, oui, oui, j'ai déjà vu ça.

A : Est-c'que vous vous êtes attardée là

B : Disons...

A : ...pour savoir qu'est-c'que c'est ?

B : Moi disons euh... moi j'trouvais que, euh... ça moi, t... moi personnellement, moi j'pensais que eux, i faisaient ça pour euh... détruire l'anglais. Je l'sais pas là disons, mon, mon point d'vue d'abord hein ! eux euh... l'anglais pré..., disons i sont pas beaucoup pour l'anglais disons, i sont obligés d'en, d'en accepter un peu mais par contre... Pis moi j'pensais que, disons, en écrivant ça là disons que ça voulait dire que c'était seulement qu'le français que le, le, i voulaient pas entendre parler du tout d'anglais.

A : Hum, hum.

B : Moi j'l'ai pris comme ça.

A : Ouais.

B : Mais par contre... si réellement c'est comme ça qu'c'est pensé là, je l'sais pas si c'est ça qu'ça veut dire exactement. Mais moi, moi c'que j'pense moi, c'était pour euh... disons que les gens pensent seulement qu'en français, et non en anglais.

A : Ouais. les campagnes publicitaires-là là, est-c'que, à qui vous pensez qu'ça s'adresse ?

B : Moi j'dis qu'ça s'adresse à... à un groupe de gens disons euh... comment j'dirais ben ça donc euh..., qui... i... comment j'pourrais dire donc, ceux qui... qui sont faciles de..., i sont naïfs, qui prennent tout euh... tsé i lisent ça pis eux autres « Ah mon doux Seigneur » tout suite eux autres « Ah ben c'est certain, on... », tsé qui..., qui prennent tout euh... comment j'pourrais dire donc, euh... piét. Eux autres i l'ont, i, i voient ça là, « Ah ça du bon sens ça, c...,

A : Oui

B : ben oui on veut pas, « tsé i... J'trouve c'est des, i prennent les gens naïfs moi avec ça, d'après moi les gens qui prennent.

A : Vous, là, est-c'... est-c'que vous vous sentez concerner par ces campagnes publicitaires-là ?

B : *Non, moi j'me suis, moi d'abord j'me dis euh... euh... moi je, je, du côté euh... Français, je, chuis canadienne-française, pis je renie pas ma race, mais chuis canadienne.*

A : *Hum*

B : *chus pas québécoise, chus canadienne.*

A : *Oui, oui.*

B : *(Rire) Pis euh... chus québécoise dans un sens mais disons tsé, du côté J'trouve que moi là, par ces p..., ces campagnes publicitaires-là que, euh... i veulent trop euh... le... fran..., euh... disons se francise... seulement qu'le français et puis détruire... le capitalisme comme on dit, les anglais. Et pis j'trouve que disons on a besoin d'l'angalis, que i faudrait pas seulement que, c'pas seulement qu'avec euh... les p..., les p'tits français qu'on pourrait vivre.*

A : *Hum.*

B : *Parc'que disons du côté français, qui commence par euh... l'enseigner comme i faut l'français, pis après ça ben, i, i l'en mettront des, des campagnes publicitaires.*

(VILLE DE QUEBEC- F60MEPH - 003857G-003859G)

3.4. Calme, pondération, contrôle de soi, stabilité du propos et éloquence

Il apparaît de plus en plus nettement que les critères comportementaux sont des critères cardinaux dans la définition que la culture vernaculaire se donne du bon parler. Ainsi, de (32) à (39) bien parler c'est bien agir dans l'interaction. En (32), bien parler c'est ne pas dire n'importe quoi et être éduqué. En (33), c'est dire ce que l'on ressent avec les mots appropriés. En (34), c'est le laconisme qui touche juste. En (35) c'est quand *on est pas mêlé*, quand *on avance*. En (36) c'est avoir l'esprit présent, bien enchaîner ses mots. Pour bien parler en (37), il faut être instruit certes, mais il faut surtout parler avec bon sens. En (38) Michelle Tisseyre parle bien parce qu'elle emploie les termes exacts et n'hésite pas. *A parle pis c'est courant*. En (39) on exprime de l'admiration pour *un gars qui a une routine* (verbale), *qui aime à bien faire les choses*.

(32)

A : *Qu'est-ce que ça veut dire pour vous bien parler ?*

B : *Ah bien parler, c'est beaucoup. J'aime ça quelqu'un qui parle bien.*

A : *Mais qu'est-ce qui fait qu'on parle bien ?*

B : *Ah bien parler. C'est quelqu'un qui dit pas n'importe quoi.*

A : *Est-ce que vous considérez que vous vous parlez bien ?*

B : *Non, moi je parle pas bien.*

A : *Pourquoi ?*

B : *Pourquoi ? Parce que chus pas assez instruite (rire).*

A : *Vous pensez qu'y faut être instruit pour bien parler ?*

B : *Bien une personne qui a bien é... été élevée à peut bien parler pareil. Mais ça dépend de la mère, comment ce qu'al a instruit ses enfants. Mais y faut qu'y en profitent.*

A : *Oui.*

B : *Moi, j'en ai qui en ont pas profité (rire). Ah...*

(ESTRIE-I-171-181-7)

(33)

A : Eh... Qu'est ce que ça veut dire ça, pour vous, bien parler ?

B : Eh... bien parler d'abord eh... c'est être capable de bien articuler, hein... Ensuite ben, c'est d'être capable de s'exprimer en... Etre capable... être capable de dire... tout ce que vous voulez exprimer, tout ce qu'une personne ressent, dans les mots appropriés.

A : Est-ce que vous considérez que vous, vous parlez bien ?

B : Eh... non (rire).

A : Mais pourquoi... pourquoi vous nous dites non, justement ?

B : C'est parce que... je trouve qu'y m'en manque beaucoup. C'est-à-dire que... y me manque du français, hein.

(ESTRIE-II-131-33-18)

(34)

A : Maintenant, qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ?

B : Bien parler. Ça c'est un peu dur à expliquer. Bien parler... c'est une personne qui a un peu d'instruction, plus que moé toujours. Et pis... qui sait... qu'on peut bien parler mais que ça veut pas dire, des fois, des grands choses, mais y en a d'autres qui vont dire quelques mots, pis ça va être bien parler ça va vouloir dire... ça va vou... valoir un discours... d'après moé c'est... C'est ça qui est bien parler.

(ESTRIE-II-242-255-6)

(35)

A : Mais eh... pour toi justement là, qu'est-ce que c'est bien parler surtout ?

B : Oh bien parler c'est... c'est de savoir ce que quelqu'un dit. Y en a qui parlent pour rien dire mais y en a d'autres qui parlent pis qui veulent dire de quoi, sont intéressants à entendre parler. Comme René Lecavalier, on... on va l'entendre parler tu sais y est pas tout le temps mêlé... mélangé comme je peux l'être dans ça là. Et pis (rire) ça avance son affaire tu sais. Y est... y est pas à dépourvu de mots et pis eh... ça va bien.

A : Mais comme ça toi, est-ce que t'es... est-ce que t'es satisfait ou est-ce que tu considères que tu parles bien ?

B : Non, parle bien, ch... chus pas un gars qui parle ben ben.

A : Eh... pour quelle raison ?

B : Ben disons qu'y en as qui sont... on peut dire qu'y en a qui sont pires que moi mais y en a beaucoup qui sont meilleurs (rire). Disons que je peux être dans moyenne.

A : Mais qu'est-ce que c'est qui... qui te fait dire que...tu parles pas, disons parfaitement ou eh... ?

B : Ah ça, ah ça parfait, ça y en a pas qui parlent parfaitement ! Parce que le parfait ça, c'est assez dur à obtenir. Mais disons qu'on a été dans un milieu tu sais pour eh... pour être dans moyenne, disons, on est pas pire que les autres.

(ESTRIE-III-112-29-15)

(36)

A : Pis qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

B : Je trouve c'est... Bien parler... de bien prononcer premièrement puis eh... de pouvoir répondre à une personne mais avoir l'esprit présent puis pouvoir répondre à une

personne sans avoir à dire eh... eh... eh... pis pouvoir enchaî... enchaîner ses mots. Puis il faut surtout répondre à une personne qui... qui te prend comme ça au hasard pis tu sais que tu ne bafouilles en fin de compte, que tu saches... faire une bonne phrase bien construite, calme et calmement surtout (rire).

A : D'accord. Est-ce que vous considérez que vous-même, vous parlez bien ?

B : Eh... mais je trouve que je... je parle un peu trop vite. Je... je trouve, d'après moi, je parle un peu trop vite. Quand je prend mon temps pour bien parler, je suis capable de bien parler mais... c'est parce que je voudrais trop parler trop vite puis je le sais pas. Je trouve que je parle un peu trop vite.

(ESTRIE-III-140-81-8)

(37)

A : Qu'est-ce que ça veut dire, pour vous, bien parler ?

B : Ben pour bien parler, y faut être assez instruit.

A : Oui, vous pensez.

B : On a toujours plus de chances, oui, toujours plus de chances de mieux parler. Mais, c'est surtout parler avec bon sens.

A : Pis pensez-vous que vous-même, vous parlez bien ?

B : Ah non, ça pourrait être pas mal mieux que ça.

A : Qu'est-ce qu'y aurait, disons, à améliorer pour que vous parliez bien ?

B : Ah faudrait que je m'appliquerais premièrement. Faudrait s'appliquer passablement pour eh...

A : Pis en vous appliquant, est-ce que vous parlez bien ?

B : C'est amélioré.

(ESTRIE-IV-137-89-12)

(38)

A : Au sujet de la langue, est-ce que vous connaissez des gens qui parlent bien, des gens que... on voit à la télévision par exemple, des gens qui...

B : Je trouve qu Michèle Tisseyre, qu'a parle bien.

A : Pourquoi, qu'est-ce qui vous fait dire que elle parle bien ?

B : Disons qu'elle emploie les termes exacts et puis qu'a n'hésite pas. A parle pis c'est courant.

A : Est-ce que tu considères que toi tu parles bien le français ?

B : Non.

A : Pourquoi ?

B : Parce que je trouve que j'ai pas la parole assez facile.

(ESTRIE-V-114-17-1)

(39)

A : Qu'est-ce qui vous fait dire que... cet homme là parle bien ?

B : Sa manière de s'exprimer, sa... sa routine habituelle. C'est un... c'est un gars qui... qui a une routine de ce genre-là. C'est un gars qui aime à bien faire les choses.

A : Pis qu'est-ce que ce serait pour vous bien parler ?

B : Dire son opinion franchement, sans sans ri... essayer de rire du monde, sans se croire au dessus des autres.

(ESTRIE-VI-188-229-7)

Ici, il faut observer l'astuce de l'équipe Beauchemin-Martel-Théorêt. Une question du type *Qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ?* est plus une invite à l'approche unitaire que ne l'aurait été, par exemple, *Qu'est-ce que c'est pour vous que le bon français ?* Mais le fait est que cette invite prend et qu'on commente la bonne élocution -la sienne ou celle des personnalités qui parlent bien- en y incluant la langue, en harmonie systémique avec le reste. Si cette formulation de Beauchemin et Martel n'avait pas correspondu à une réalité présente dans la culture vernaculaire, les informateurs n'y auraient pas mordu comme ils ont mordu et la question serait tombée à plat, comme tant d'autres.

3.5. Elocution et sexage

L'équipe Deshaies, moins méthodique et aussi moins rigide et plus exploratoire sur ce point précis de la notion de *parler*, nous donne à lire en (40) sur la question, peu mentionnée par les informateurs mais très fouillée par les sociolinguistes, des distinctions de sexage, un solide maintien du traitement unitaire malgré une mise en isolation explicite du ci-devant *côté langue*.

(40)

A : Hum. Pis le parler d'un homme et d'une femme, trouvez-vous que c'est différent ?

B : Ben, si tu veux dire euh, la langue,

A : Oui

B : côté langue.

A ; côté langue

B : Euh... Non. J'me dis si c'est l'français, i'parlent... un français impeccable, ou i'parlent... joul, ou i'parlent...

A : Oui

B : parlent comme i'marchent, si tu veux ! Euh, mettons (rire)

A : (rire)

B : que la femme, c'est entendu, si est plus féminine, a peut appuyer plus des choses, mais malgré qu'y a des hommes qui parlent... même chose. Si i'parle toujours de même, comme ça, ben des fois (rire)

A : (rire)

B : Tsé, tu dis, ça t'énerve. Mais y a des gens qui sont ben corrects qui parlent de même, mais s'tu veux, sont fait comme ça.

(VILLE DE QUEBEC- F61MEPH - 003930D-003931D)

3.6. Elocution et intelligence

Le continent vaste et complexe de la relation entre élocution et intelligence est englobé tout naturellement dans notre problème. En (41), le joul fantasmé rappelle les origines objectivement chevalines du métaterme consacré. En (42) est campé le parallèle entre une personne instruite et une personne intelligente. Le cas (43) nous donne à lire le mea culpa du

charbonnier pas assez intelligent pour bien parler. Dans ce cas, le commentaire est suffisamment déroutant pour que l'enquêteur sorte de sa réserve.

(41)

A : Mais si je vous demandais qu'est-ce que c'est pour vous bien parler, qu'est-ce que vous me diriez ?

B : Ben quelqu'un qui parle pas... qui parle pas trop joul là. Comme on pourrait dire, un assez bon... sans trop faire le... le fantasque comme on peut dire, sans trop faire son... son fin là.

(ESTRIE-IV-170-255-8)

(42)

A : Qu'est-ce que c'est pour vous bien parler, qu'est-ce que ça veut dire ça pour vous ?

B : Ben vois-tu... ça veut dire ça montre une bonne marque tu sais, de... qu'un homme, tu sais, qui... qui... qui a étudié, qui est instruit tu sais. Pis eh... est intelligent, tu sais,... y parle bien, tu sais. Y sait quoi dire tu sais...

A : Oui d'accord. Est-ce que vous, vous considérez que vous-même vous parlez bien ?

B : Hum... non. Pas tr... parle pas très bien mais...

A : Mais pourquoi vous me dites ça que vous parlez pas bien ?

B : C'est par rapport qu'on parle pas le vrai français. On parle... des fois on dit des mots mais on parle comme le joul, tu sais... des mots qu'on prononce à l'anglais hein.

(ESTRIE-VI-104-27-16)

(43)

A : Eh... maintenant, eh... qu'est-ce que ça veut dire ça, pour vous, bien parler ?

B : C'est parler eh... pour que les gens nous comprennent. Pis... toute personne qui est eh... distinguée quand on dit que... elle parle bien.

A : Hum, hum. Et puis eh... est-ce que vous considérez que vous vous parlez bien ?

B : Non.

A : Non. Pis pourquoi vous... vous pensez que vous parlez pas bien ?

B : C'est parce que j'ai pas... les capacités eh... voulues.

A : Comment ça ?

B : J'ai pas... mon intelligence n'est pas développée à... à ce point.

A : Ça me surprend comme réponse. Eh... disons eh... qu'est-ce... qu'est-ce que vous auriez dans votre façon de parler actuelle là, qu'est-ce qu'y faudrait que vous amélioriez pour que vous parliez... pour que ce soit un bon langage, d'après vous ?

B : Là, je saisis pas, là.

A : Mais eh... disons, vous dites vous parlez pas bien. Mais pour bien parler là, qu'est-ce que... quelles sont les choses qui devraient changer dans votre façon de parler actuelle ?

B : Le vocabulaire.

A : La vocabulaire ?

B : Oui.

A : Vous trouvez que vous avez pas suffisamment de vocabulaire, c'est ça ?

B : *Oui.*

A : *Ah bon ! D'accord. Je comprends mieux maintenant.*

(ESTRIE-VI-108-49-10)

3.7. Le fantasque qui *déparle*

Et on en arrive à celui ou celle qui ne parle pas mais qui *déparle*. *Déparler* est une idée assez courante dans la culture vernaculaire québécoise. C'est palabrer, rabâcher, phrasidoter, mais c'est aussi en même temps déblatérer, radoter, déconner. La forme autant que le contenu sont en cause quand on *déparle*. L'incompatibilité de cette idée avec la notion de parole saussurienne est, lâchons le mot, criante. En (44) on nous apprend qu'il ne faut pas trop parler comme on dirait en folie. En (45) il faut ne pas être trop mal engueulé. En (46) on assiste à un important aveu : quelqu'un qui parle bien c'est quelqu'un qui parle le français de la grammaire pis qui fait pas trop de fun. Finalement, il ne faut surtout pas parler comme le Père Gédéon Plouffe, personnage populaire québécois, incarnant le cultivateur déclassé et clochardisé par la vie urbaine. Vu que l'acteur qui l'incarna, Doris Lussier, chercha par la suite à se dédouaner de son escapade joulisante en participant à de virulentes campagnes contre le parler vernaculaire (Laurendeau 2004 : 435-436), on peut presque supposer que *déparler* puisse être rapproché de se parjurer.

(44)

A : *Qu'est-ce que c'est pour vous de bien parler ?*

B : *De bien parler. Ben moé je dis du monde qui... qui savent bien s'expliquer pis pas... pas trop parler en... comme on dirait en folie là. Moé y en a qui parlent... pis après ça ça revire en... ça vient qu'on qu'on... ça veut rien dire hein. Ça fait plutôt une... Ouf bien parler ! C'est pas rien que savoir la... la bonne prononciation, des fois savoir bien s'expliquer vous savez.*

A : *Est-ce que vous considérez que vous parlez bien ?*

B : *Moi ! Oh non (rire)*

A : *Non. Pourquoi vous dites ça ?*

B : *Ah non ! Moé y m'en manque beaucoup.*

A : *Pourquoi faire vous dites ça ? Pourquoi faire vous dites ça que vous parlez pas bien ?*

B : *Ah ben non... C'est parce que me semble que... on en... on en rencontre que ça t'a une bonne instruction hein pis ç'a ç'a la parole plus facile vous savez. Des mots qu'on... nous autres qu'on... on dit pas tout à faire comme eux autres. Eux autres y savent mieux s'expliquer, vous savez.*

(ESTRIE-I-219-63-14)

(45)

A : *Qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ?*

B : *Avoir une bonne prononciation, premièrement, pour être compréhensible du monde. Puis è... pas être trop mal engueulé (rire).*

A : *Et puis est-ce que vous considérez que vous parlez bien ?*

B : *Non.*

A : *Vous avez dis non...*

B : Non parce que... ché que je peux pas... j'ai pas une bonne prononciation, premièrement... Je mâche mes mots un peu. Je veux parler trop vite, c'est un peu ça.

(ESTRIE-II-234-237-11)

(46)

A : Avez-vous en tête par exemple un animateur ou... quelqu'un que vous trouvez qu'y... vous même, qu'y parle bien ?

B : Tous les animateurs on pourrait dire... que y... y sont plutôt... des affaires comme ça... des fois y se font des drôles de farces là.

A : Ouais. Vous trouvez que c'est un peu déplacé ?

B : Ben disons déplacé... Ça... ça dépend... ça dépend des programmes pis eh... ben des affaires là-dedans.

A : Pis qu'est-ce que ça serait pour vous, une personne qui parle bien ?

B : Ah ben... la même expression. Ben une personne qui parle bien, disons, c'est une personne qui parle le français de la grammaire, qui fait pas trop de fun, là...

A : Est-ce que ça se rapprocherait, selon vous, du français de France ?

B : Ben pas nécessairement. Parce que c'est pas nécessairement à parler le français de France que...

A : Ouais. Mais quand même, à ce qu'on ait quelque chose de particulier à nous autres ici ? Une langue...

B : Je sais pas trop trop.

(ESTRIE-II-155-97-7)

(47)

A : Mais si je vous demandais qu'est-ce que c'est pour vous bien parler, qu'est-ce que vous me diriez ?

B : Ben quelqu'un qui parle pas... qui parle pas trop joual là. Comme on pourrait dire, un assez bon... sans trop faire le... le fantasque comme on peut dire, sans trop faire son... son fin là.

(ESTRIE-IV-170-255-8)

(48)

A : Est-ce qu'y en a qui vous déplaisent particulièrement ?

B : Le père Gédéon

A : Le père Gédéon, vous aimez pas ça ?

B : J'ai... je... pour le... pour une farce c'est pas pire, mais lui y déparle (rire).

A : Oui, vous trouvez.

B : Mais c'est son mé... métier, on peut pas y en vouloir, c'est son métier. Y gagne sa vie comme ça, mais...

A : Qu'est-ce que c'est pour vous bien parler ?

B : Ah pour bien parler c'est de savoir eh... parfait son français.

(ESTRIE-V-224-183-13)

Le problème fondamental ici, en conclusion, est que c'est pas seulement le père Gédéon qui déparle. Le savant aussi déparle... Il déparle pas seulement parce qu'il parle en termes, comme un dentiste. Il déparle aussi pour des raisons plus unitaires, tenant au contenu de son propos. Le savant déparle parce qu'il se sépare de son objet en séparant les locuteurs de leur idiome. Or son programme militant de savant socialement bien intentionné est compromis par l'inadéquation de ses analyses. Le fond de l'affaire est pourtant limpide : tant que les locuteurs auront le sentiment que la norme grammairienne est indissolublement chevillée à la décence comportementale la plus élémentaire, ils n'accepteront pas aisément de s'en affranchir...

Si le problème du locuteur est qu'il a un trop méchant langage, notre problème à nous c'est peut-être qu'on a de trop gentilles théories. La plus gentille et la plus aseptisée de toutes, c'est encore la linguistique structurale, dont il faut impérativement dire qu'elle a dévidé son objet de sa charge sociale, en cherchant à le construire comme un artéfact scientifique. Il faut dire et redire cela, sur tous les tons et dans tous les forums. *Et ce ne sont pas des paroles sans importance qui s'énoncent alors ; il n'y a qu'un linguiste pour les négliger* (Goffman 1987 : 153).

Corpora

CORPUS DE L'ESTRIE : Série de cent (100) enquêtes orales effectuées en 1971-1972 dans la région de Sherbrooke (province de Québec, Canada) sous la direction de Normand Beauchemin et Pierre Martel. Les principales caractéristiques sociolinguistiques de ce corpus sont décrites dans Boisvert et Laurendeau 1988 : 247-249. On en retiendra la répartition par tomes suivante. Tome I : seize femmes au foyer ; tome II : seize cultivateurs ; tome III : huit hommes et huit femmes hautement scolarisés ; tome IV : seize hommes de toutes les autres origines sociales ; tome V : seize femmes de toutes les autres origines sociales ; tome VI : dix hommes et dix femmes d'origine sociale modeste. Ce corpus est publié sous les titres suivants (en dépôt au Département de Recherches Linguistiques de l'Université Paris VII) :

BEAUCHEMIN, N. ; MARTEL, P. (dirs.), *Echantillons de textes libres* no I, document de travail no 8, 1973, 236 p.

BEAUCHEMIN, N. ; MARTEL, P. (dirs.), *Echantillons de textes libres* no II, document de travail no 9, 1975, 268 p.

BEAUCHEMIN, N. ; MARTEL, P. (dirs.), *Echantillons de textes libres* no III, document de travail no 10, 1977, 209 p.

BEAUCHEMIN, N. ; MARTEL, P. (dirs.), *Echantillons de textes libres* no IV, document de travail no 12, 1978, 291 p.

BEAUCHEMIN, N. ; MARTEL, P. ; THÉORET, M. (dirs.), *Echantillons de textes libres* no V, document de travail no 16, 1980, 245 p.

BEAUCHEMIN, N. ; MARTEL, P. ; THÉORET, M. (dirs.), *Echantillons de textes libres* no VI, document de travail no 17, 1981, 364 p.

CORPUS DE LA VILLE DE QUÉBEC : Enquêtes orales effectuées entre 1977 et 1979 auprès d'adultes et d'adolescents des quartiers Saint-Sauveur et Sainte-Foy à Québec (Canada), sous la direction de Denise Deshaies, professeure titulaire à l'Université Laval (Québec). Corpus non publié, utilisé avec autorisation de la dépositaire. Pour une description des caractéristiques sociolinguistiques du corpus, voir Boisvert et Laurendeau, 1988 : 251-254.

Bibliographie

- BOISVERT L., LAURENDEAU P., 1988, « Répertoire des corpus québécois de langue orale », *Revue québécoise de linguistique*, Université du Québec à Montréal, vol. 17, n° 2, pp. 241-262.
- GOFFMAN E., 1973a, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit.
- GOFFMAN E., 1973b, *La mise en scène de la vie quotidienne, 2. Les relations en public*, Paris, Editions de Minuit.
- GOFFMAN E., 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Editions de Minuit.
- GOFFMAN E., 1987, *Façons de parler*, Paris, Editions de Minuit.
- GOFFMAN E., 1991, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Editions de Minuit.
- LABOV W., 1978, *Le parler ordinaire*, Paris, Editions Minuit.
- LAURENDEAU P., 1985, « La langue québécoise : un vernaculaire du français », *Itinéraires et contacts de cultures*, vol. 6, Paris - Québec, L'Harmattan, pp. 91-106.
- LAURENDEAU P., 1987, « JOUAL - Chronique du TLFQ (XXII) », *Québec français*, n° 67, octobre 1987, pp. 40-41.
- LAURENDEAU P., 1988, « Théâtre, roman et pratique vernaculaire chez Michel Tremblay », *Présence francophone*, n° 32 (Actes du colloque *Oralité et littérature : France-Québec*, tome II), pp. 5-19.
- LAURENDEAU P., 1990, « Joul *populi*, joul *dei* ! : un aspect du discours épilinguistique au Québec », *Présence francophone*, n° 37, pp. 81-99.
- LAURENDEAU P., 1992, « Socio-historicité des 'français non conventionnels' : le cas du Joul (Québec 1960-1975) », *Grammaire des fautes et français non conventionnels*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, pp. 279-296.
- LAURENDEAU P., 1994, « Le concept de PATOIS avant 1790, *vel vernacula lingua* », dans Mougeon, R., Beniak, E. (dirs.), *Les origines du français québécois*, Presses de l'Université Laval, coll. Langue française au Québec, pp. 131-166.
- LAURENDEAU P., 2004, « Joul - franglais - français : la proximité dans l'épilinguistique », dans Eloy, J.-M. (dir.), *Des langues collatérales - Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*, Paris, L'Harmattan, coll. Espaces discursifs, tome II, pp. 431-446.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Claude Caitucoli.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Alvina Ruprecht, Sinclair Robinson, Catherine Khordoc, Michel Chevrier, Robert Fournier, André Loïsele, Marc Picard, Henri Wittmann, Thomas A. Klingler.

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425